



Un chat dans une boîte

Brice Gautier

Allongée dans la nuit noire, je n'ai aucun repère temporel mais mon horloge interne me suggère qu'il est plus de deux heures du matin. Encore une nuit d'insomnie. Dans le lit à côté de moi, un homme dort profondément, troublant à peine le silence de sa respiration régulière. Dans trois heures, quand le réveil sonnera, il se lèvera d'un bond, comme poussé par un ressort — il a pris cette habitude pour ne pas risquer de se rendormir, m'a-t-il confié dès les premiers jours de notre vie commune —, puis il me secouera pour me réveiller aussi. Il faut bien que quelqu'un lui prépare son petit déjeuner. Je me lèverai à mon tour, me traînerai dans la cuisine et ferai bouillir de l'eau pour confectionner son repas tandis qu'il fera sa toilette. Ensuite, je le regarderai manger sans qu'aucun de nous deux ne prononce une parole. Il partira, je me recoucherai pour une heure. Les yeux ouverts, je penserai à ma vie d'avant.

L'été s'annonçait magnifique. J'avais fait la connaissance de Thomas pendant l'année de première. Il était en section littéraire et moi en scientifique. Il ne jurait que par ses romans, je lui lançais les grands physiciens à la tête. Il tenait à me lire Stendhal et, moi qui n'avais jamais pu terminer un roman, je l'écoutais une heure durant, me laissais bercer par ses mots, par sa voix que j'entends encore du fond de mon obscurité. J'étais Madame de Rênal et lui Julien Sorel. Lui qui maîtrisait à peine la proportionnalité, je me faisais un devoir de lui expliquer l'expérience du chat de Schrödinger. *Imagine un chat enfermé dans une boîte. Si on s'avise d'ouvrir la boîte, un terrible mécanisme le tuera à coup sûr. Donc, pour la physique quantique, il est à la fois vivant et mort. C'est une situation absurde*, rétorquait immanquablement Thomas, *qui peut bien avoir intérêt à faire subir cela à un pauvre petit chat ? C'est une expérience de pensée*, objectais-je doctement, *c'est une manière de faire comprendre que la mesure perturbe irrémédiablement le réel. Si j'ouvre, je tue le chat, mais tant que je ne touche pas à la boîte, il peut être aussi bien dans un des deux états possibles. En faisant une mesure, je force la réalité à prendre une*

certain configuration plutôt qu'une autre, tu me suis ? Mais si on pratique une autopsie sur le chat, s'entêtait Thomas, on verra bien si c'est ton mécanisme diabolique qui l'a tué, non ? On se fiche de savoir de quoi il est mort ! m'emportais-je, mais aussitôt après il me prenait dans ses bras en éclatant de rire, Tu n'as pas d'humour, me disait-il, soudain sérieux, en me regardant droit dans les yeux.

Si je me concentre, je peux retrouver la sensation du contact de la main de Thomas sur ma peau.

Après son petit déjeuner, l'homme qui dort à côté de moi ira à l'office du matin. Pour rien au monde il ne la raterait. Je ne l'accompagne jamais. Si je croyais en Dieu, je l'imaginerais sous l'apparence d'un bon gros matou bien gras, qui aurait créé les hommes uniquement pour avoir des proies à chasser. Il les laisserait courir un peu, le temps qu'elles se croient libres et tirées d'affaire, puis d'un coup de patte il les ferait trébucher avant de se mettre à les torturer avec cette désinvolture si caractéristique des félins. L'homme priera tout à l'heure pour avoir la force de continuer à être un bon citoyen, travailleur, droit et honnête, un bon fils et un bon mari, selon les critères en vigueur ici. Il priera pour que son dieu lui accorde la faveur d'avoir un fils très prochainement, car les garçons sont l'honneur de la famille. Il priera car il est convaincu que quelqu'un prête une oreille attentive à ses petits soucis de commerçant et prendra la peine d'influencer le cours du hasard pour lui être favorable. Il refuse d'admettre que si Dieu existait, il serait un gros chat paresseux qui passerait presque toute sa journée à dormir. Il tolérerait à la rigueur qu'on le caresse, mais il ne manifesterait jamais directement son attachement. Comme tous les autres, le dieu de mon mari ne lève le petit doigt pour personne, laisse imperturbablement s'abattre de terribles maladies sur les innocents comme sur les ordures, autorise les barbaries de toutes sortes à fleurir et prospérer, permet toutes les mutilations, toutes les humiliations, toutes les exactions sans ciller. Il s'étire, remet de l'ordre d'un coup de langue légèrement agacé dans son poil gris, puis se rendort pour le reste de la journée. Si Dieu existe, il est au mieux inutile, au pire malveillant. À moins que Dieu ne soit ce chat enfermé dans une boîte, apeuré, dont on ne sait s'il est vivant ou mort. Et à supposer qu'on trouve la boîte quelque part, quand on l'ouvrira, il sera toujours mort.

Voilà à quoi je pense quand je me force à ne pas dormir. La nuit est le seul moment où je peux laisser mon esprit fonctionner librement et me bercer de souvenirs de ma vie d'antan.

Cela devait être mes dernières vacances avec mes parents. Après le bac, dès que je serais rentrée, Thomas et moi devions passer la fin des vacances ensemble. Nous n'avions pas d'autres projets que de voyager un peu, et surtout remplir nos têtes de souvenirs dans lesquels nous serions les héros. Je faisais des plans pour continuer à voir Thomas tout en habitant chez mes parents. Ce ne serait pas facile. Chez nous, on ne plaisante pas avec les garçons qui fréquentent les filles, et pas question de toucher à la promesse avant le mariage ! Pour moi, à ce moment-là, toutes ces mises en garde n'étaient encore que balivernes, radotages de vieilles personnes aigries par une éducation surannée. Moi, l'aînée de la famille, élevée au sein de l'école publique et laïque, je ne me sentais pas concernée. J'allais prendre mon envol, intégrer une classe préparatoire aux grandes écoles, devenir physicienne, athée, vivre avec Thomas, ou connaître d'autres hommes si le sort en décidait ainsi, vivre ma vie de femme libre et indépendante.

J'avais tort.

J'apprendrais bien plus tard, et dans la douleur, que mes parents s'inquiétaient pour moi depuis longtemps. Qu'ils faisaient d'autres plans pour mon bonheur. Qu'ils prenaient des contacts pour s'assurer que je ne serais pas une déviante, une femme perdue. Que mon comportement libéral leur causait beaucoup de soucis.

Nous sommes partis pour les vacances dans le village natal de mon père. Là-bas, ma grand-mère et quelques cousins vivent dans un monde qui n'est pas le mien, parlent une langue que je ne maîtrise pas, partagent des coutumes d'un autre temps, racontent des souvenirs qui ne m'évoquent rien. Ils m'ont présentée à un homme que je n'avais jamais vu, un petit homme chétif et vaguement blond, le cheveu court et l'œil bleu. Ils m'ont dit : « Voilà ton mari », et tandis que mon visage blanchissait, ils ont ajouté qu'ils avaient détruit mon passeport français et que je ne pouvais plus rentrer à la maison. Qu'ici, c'était désormais chez moi. J'ai hurlé, je me suis jeté sur mon père, mais tout ce que j'ai récolté, ce sont des coups. Ils m'ont enfermé dans une

pièce de ma future demeure, le temps que « je me fasse à l'idée », selon leurs mots. Ils ont crié à travers la porte qu'ils agissaient pour mon bien, qu'ils m'aimaient et ne pouvaient se résoudre à me voir gâcher ma vie. Puis, quand ils ont été certains que ma résistance était brisée, ils m'ont mariée à cet homme que je ne connaissais pas. Ils m'ont donnée à lui. Et lui m'a prise de force, comme on fait avec les femmes, ici.

J'avais tout juste dix-huit ans. Personne ne partira à ma recherche.

Mon mari change à nouveau de position dans le silence de la nuit. Je l'écoute respirer, se tourner d'un côté puis de l'autre, ronfler bruyamment parfois, et je me dis que je pourrais prendre un des oreillers qui calent mon dos à cet instant précis et le plaquer sur son visage détesté jusqu'à ce qu'il étouffe et qu'il crève. Je suis plus grande, plus lourde que lui et surtout plus déterminée, je sais que j'en aurais la force. Certaines fois, quand la perspective de recommencer une journée se fait plus précise à mesure que le jour envahit la petite chambre, je m'imagine pesant de toutes mes forces sur son corps agité de soubresauts, immobilisant sa tête pour l'empêcher de reprendre sa respiration, tendant tous mes muscles dans un dernier effort jusqu'à sentir sa résistance se rompre et son corps s'abandonner à la mort.

L'instant d'après, je secoue la tête et chasse ces folies de mon esprit. Ici, on ne plaisante pas avec les meurtrières. Quand ce sont des hommes qui ôtent la vie, on réfléchit à deux fois avant de les traduire en justice, mais les femmes sont coupables. Coupables de se montrer, coupables de parler, coupables d'aimer, coupables de penser.

Pour me reconforter, je me récite quelques passages de Stendhal. J'avais emporté *Le Rouge et le Noir* avec moi pour mes dernières vacances avec mes parents. Je voulais être fière de pouvoir dire à Thomas que je l'avais lu en entier. Je l'apprends maintenant par cœur. Quand mon mari me prend, comme c'est son droit le plus absolu, je m'en récite quelques lignes en silence. Je pense à Thomas, mon Julien Sorel. Je suis Madame de Rênal. Je suis un chat terrorisé dont on ne sait pas s'il est vivant ou mort. Enfermée dans ma boîte remplie de ténèbres, je meurs à chaque fois que le soleil se lève.

Mais le temps viendra où le jour me trouvera bien vivante et déterminée à retrouver ma liberté. Et ce jour-là, je serai l'égale de Dieu.